

leur tâche de la veille, sans rien changer à leurs habitudes — et alors c'était bien la peine de faire une révolution, — ou il les laisse à eux-mêmes, et c'est l'anarchie la plus complète et l'arrêt brusque de la production, la misère et la faim à brève échéance.

2° Mettons les choses au mieux : les dirigeants de la sociale ont pris toutes leurs mesures avec une générale prévoyance ; ils savent quels sont les besoins de la population qu'ils vont avoir sur les bras, ils connaissent la quantité de blé, de viande, de vin, de charbon, de cuivre, d'allumettes, de tabac, de jouets d'enfants, etc., qui doit venir dans les magasins de dépôt et de répartition pour satisfaire à toutes les demandes. Ils ont calculé le nombre d'ouvriers nécessaire à la production normale de chaque article, ils savent le nombre d'heures qu'il faut demander à chaque ouvrier, ils ont prévu aussi l'entretien du capital fixe, devenu propriété nationale : chemins de fer, usines, mines de toute sorte, construction de toute nature, machines innombrables, améliorations incorporées à la terre, etc.

Ce tableau ne peut être qu'un rêve, une utopie. Mais, même s'il se réalisait, il faudrait fixer à chacun sa tâche. Jusqu'ici, l'intérêt personnel attachait le travailleur à son métier, à sa profession, Rien ne l'empêchait, du reste, de changer de métier, si le sien lui devenait à charge, si ses goûts, ses aptitudes, un heureux concours de circonstances l'appelaient ailleurs. Mais on lui enlève soudain son initiative personnelle. Il ne peut plus quitter sa fonction sans l'autorisation du patron qui est l'État.

Ce qu'on permettrait à l'un, il faudrait le permettre à tous. Qui ne choisirait de travailler dans les conditions les plus agréables, les moins pénibles, dans les contrées les plus riantes les plus saines, les plus faciles à cultiver ?

II

L'un des vices radicaux de la conception collectiviste est de vouloir substituer le calcul, la prévoyance, l'habileté de l'organisation inscrite sur le papier aux effets naturels, puissants, irrésistibles de la première des forces économiques l'intérêt personnel, moteur principal de l'initiative privée.

Par là, le socialisme va directement contre une loi fondamentale de la nature humaine.

Nulle autorité, nulle discipline, nulle contrainte, ne peut obtenir, sauf dans une élite

volontaire, comme les couvents, les effets que l'intérêt produit sur la volonté humaine. Il faudrait changer l'âme de l'homme, transformer sa psychologie, substituer du jour au lendemain la passion du bien collectif, de l'intérêt commun à celle du bien particulier, de l'intérêt personnel ou familial.

Les socialistes ont pris parfois des exemples pour nous donner une idée de la cité future ; ces exemples se retournent contre eux. Ils nous montre les monastères ou les casernes comme des modèles de travail désintéressé. Suivons du regard son doigt indicateur.

1° Les monastères ? Pensez-vous sérieusement, que votre société va devenir un cloître abritant tout le genre humain ? Après un long entraînement moral et religieux, les hommes ont arraché de leur cœur l'attachement inné à la propriété, à la volonté propre, à la vie de famille. Ils se soumettent librement et perpétuellement à une vie d'obéissance, de pauvreté, de chasteté. Si vous ne commencez par mettre au point de départ le choix volontaire, les aptitudes spéciales comprises dans le mot vocation, cette vie est irréalisable. Un monastère où l'on entrerait de force ne serait plus qu'une prison. Jamais le monde ne pourra subir une sujétion de ce genre.

2° Croyez-vous plus facile de le transformer en une immense caserne ? Il serait étrangement paradoxal que l'antimilitarisme farouche des socialistes aboutisse à cette absurdité : le travail organisé en service militaire perpétuel !

De fait, il semble bien que ce soit à cela que le bolchevisme russe s'est vu rapidement acculé. Non seulement il lui fallait se défendre contre les agressions étrangères — et par quel miracle le communisme les rendrait-il impossibles ? — mais il lui fallait imposer par la force au dedans l'application de chacun au travail.

Tous les citoyens condamnés aux travaux forcés ! L'univers devenant un bagne : discipline de fer, dictature à la Lénine, d'une part ; obéissance passive, de l'autre ; telle est la perspective que nous présente le socialisme ! Comme nous sommes loin de l'idyle enchantée qu'il nous promet sans y croire ! A tout le moins, si on le voyait ébaucher un vaste mouvement de préparation morale pour la réforme gigantesque qu'il prépare, sans croire à la possibilité de son triomphe, on lui pardonnerait de l'espérer. Mais quand il attise au fond des